

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 6

Artikel: La dernière leçon du professeur Clasius : nouvelle : [suite]
Autor: Blondel, Aug.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pourquoi je vous ai conté ces choses?... Qu'en sais-je, moi ? Peut-être pour vous dépeindre un peu la vie valaisanne !

Peut-être aussi pour vous prouver qu'il vaut mieux aller à la remorque de son idéal que de n'en point avoir du tout. CHAMPÉDRY.

Les papas soigneux.

Trois mignons chérubins échangent leurs impressions de Nouvel-An.

Petit K. — Moi, j'ai reçu un bel oreiller sur lequel on a brodé P. L. M.

Tous. — ...?

Petit K. — Ça veut dire : pour les mioches !

Jeune C. — Moi, c'est plus chic ; j'ai reçu un livre relié sur lequel il y a écrit : « Cercle de Beau-Séjour ».

Toto-L. — C'est rien, tout ça ! J'ai trouvé dans mon petit sabot six cuillers sur lesquelles il y a gravé « Buffet de la gare de Lausanne ».

MIRACLES MODERNES

A notre époque de grands progrès scientifiques, il est toujours piquant de relire les réflexions que les premières applications de l'électricité ont inspirées à nos devanciers. A ce titre, il me paraît intéressant de reproduire le petit article que voici, inspiré à son auteur par la première nouvelle de la découverte du téléphone.

*

DANS un journal, dont le directeur doit être chauve, car il est très sérieux, pas le directeur, le journal — le directeur aussi peut-être, après tout, je n'en sais rien, — je lis la nouvelle suivante :

« Sir William Thompson a annoncé, à la dernière réunion de l'association des sciences de Glasgow, qu'à l'exposition de Philadelphie, placé à l'extrémité d'un fil télégraphique, il avait clairement entendu répéter, par un petit disque circulaire, les paroles prononcées à l'autre extrémité du fil par un de ses collègues. »

Je suis d'une nature douce et candide, je crois tout ce qu'on me dit.

Doué de cette aimable nature, je n'ai donc émis aucun doute concernant le fait ci-dessus mentionné ; au contraire, j'ai tellement avalé la découverte que je me suis dit : mon ami, j'aime assez à m'appeler mon ami, c'est même une passion chez moi. — Mon ami, tout n'est pas fini dans ce bas-monde et les beaux yeux vont assister à une révolution complète dans les habitudes de tes concitoyens.

En effet. Le télégraphe écrivait, aujourd'hui,

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

3

La dernière leçon du professeur Clasius.

NOUVELLE PAR AUG. BLONDEL

II

On comprend quel émoi cette lettre jeta dans la petite cervelle : un bal, cela doit être si beau, si amusant ! Un mot de sa mère arrêta cet élan de joie : « Tu ne peux accepter, tu ne sais pas danser... et je trouve tout à fait inutile de te faire donner des leçons pour le moment. Dans quelques années, nous verrons ».

Nini compta sa déception à son oncle, et celui-ci : « Il faut apprendre à danser, fillette, dit-il, et tu feras cette surprise à ta mère... mais... » et le professeur se grattait furieusement la tête... « enfin, j'y réfléchirai ».

Pendant quelques jours M. Clasius sembla fort occupé, et il ne sortit guère de chez lui ; deux fois Anselme son domestique le surprit montant dans son grenier, et en redescendant couvert de pous-

voilà qu'il parle ; demain, pourquoi ne chanterait-il pas ?

On adaptait un fil à une mécanique quelconque, et, pour une somme dérisoire, on entendait chanter, au moment des huîtres : *Anges purs, anges radieux* ; au rôti, en découpant le canard : *Vous qui faites l'endormie* ; au fromage : *O fleurs qui parfumez la plaine* ; en se couchant, le mari et la femme, débarrassés de leurs invités, entendraient une voix douce dans l'alcôve qui leur chantera — télégraphiquement : — *Cours, mon aiguille*.

Ce sera charmant.

LETTRES INÉDITES SUR

LA GUERRE DU SONDERBUND

(FIN)

Chessel, le 28 novembre 1847.

Ma chère mère,

Hier matin, on a disloqué la compagnie à Aigle ; elle a été divisée en trois détachements : le 1^{er}, composé de la moitié de la compagnie, sous les ordres du capitaine, a été dirigé du côté de St-Maurice ; le 2^{me}, sous les ordres de M. Rochat, a été dirigé sur le pont de Collombey ; enfin le 3^{me} m'a été confié, et je suis maintenant à Chessel, général en chef d'une armée de 23 hommes, y compris les sous-officiers.

Ma mission est de construire des ouvrages assez considérables pour battre le pont. J'ai déjà beaucoup avancé ; je m'en tire bien ; il ne me manque que du temps ou des bras. Je suis obligé de pourvoir au logement, à l'éclairage, au chauffage, à la nourriture de ma troupe. Cela me donne beaucoup d'embarras. Ce matin, les fournisseurs ont refusé mes bons faits sur papier libre ; le commissaire des guerres leur a ordonné de livrer à mon caporal-fourrier le pain et la viande et m'a envoyé des formules de bons que j'ai remplis et qui seront acquittés.

Nous sommes à portée de la voix des postes valaisans. On les entend rire et causer. Ils désertent en masse. A l'heure qu'il est, il vient d'en passer une compagnie entière avec armes et bagages ; ils ont passé sous mes fenêtres en poussant des cris de joie. J'ai toujours grandement idée que le Valais se rendra comme Fribourg, après une escarmouche, peut-être, ou sans escarmouche.

Je suis bien logé pour l'endroit, mais nourri à mes frais. Ma solde y passera sans doute tout entière ; mais bref ; les soldats sont réunis dans

sière, les mains vides ; à un troisième voyage il revint cachant un objet étrange derrière son dos. Puis il redoubla de sévérité et défendit absolument sa porte.

Une semaine entière s'écoula sans que Nini vînt prendre ses leçons, et l'on put croire que le professeur s'était remis à composer son livre de droit romain. Cependant les manuscrits étaient fermés, et les in-folio dormaient paisiblement sur les rayons de la bibliothèque.

Anselme ne put contenir plus longtemps sa curiosité. Il s'achemina à petits pas vers la chambre de son maître, mais un bruit inusité vint frapper son oreille et le cloua au sol : quelqu'un s'essayait à jouer du violon dans le cabinet de travail de M. Clasius. L'idée que le grave et compassé professeur se livrait à la musique lui sembla si comique qu'il ne put s'empêcher d'éclater de rire... La porte s'ouvrit et Anselme n'eut que le temps de s'enfuir à toutes jambes...

Deux jours après Nini fit de nouveau son entrée dans la bibliothèque pour reprendre sa leçon... Elle trouva que son cher oncle avait une figure singulière, qui trahissait le plus sérieux embarras. On ne sait quelle question elle lui adressa à ce sujet, mais la réponse fut si fort du goût de la fillette qu'elle poussa un cri de joie. Cet indiscret d'Anselme se crut autorisé à mettre son œil au trou de la serrure pour apprendre ce qui motivait un tel accès de gaieté.

une seule chambre où il y a de la paille, et ils s'estiment heureux de n'avoir pas été comme tant d'autres dans des granges, des boîtes ou autres lieux semblables.

Adieu, porte-toi bien.

Ton fils,
G. WILLER.

P.-S. — Tu sauras que j'ai toujours bien mal au pied, que je boîte tout bas et que je désirerais beaucoup avoir des souliers ou des bottines.

Lausanne, 28 novembre 1847.

Mon fils,

Je viens de recevoir tes souliers et je m'empresse de t'envoyer ceux que j'ai à la maison. Je pense que les gros te seront utiles pour tes pieds malades. Demande quelque chose au médecin pour te les froter. Pourquoi es-tu si mal nourri et logé ? Ceux qui sont revenus de ces côtés se louent tous des habitants. Ne te laisse pas avoir faim ; surtout mange de la soupe chaude.

Tu as sans doute reçu ma lettre, que j'ai mise moi-même à la poste vendredi ; ainsi je n'ai rien de nouveau à te dire. Il paraît qu'il faut deux jours pour recevoir les paquets et les lettres ; il manque du monde à la poste.

Adieu, mon fils ; si tu as besoin de quelque chose, écris à ta mère en toute confiance.

Mes amitiés à M. Rochat.

Ta mère.

P.-S. — Tout le monde de chez M. B. te fait mille amitiés.

Prête à cacheter le paquet, j'ai pensé de t'envoyer les derniers *Nowelliste*.

Sion, le 2 décembre 1847.

Ma chère mère,

Je suis arrivé à Sion hier, l'après-midi. Tu vois bien que j'ai fait du chemin. Je suis parti subitement de Chessel mardi, l'après-midi à 3 heures. J'ai rejoint M. Rochat au bivouac de Collombey, et le capitaine le lendemain aux bains de Lavey ; nous avons couché à Martigny, puis enfin ici. Mon départ de Chessel est arrivé d'une manière singulière et qui a failli me mettre dans un effroyable pétrin. Heureusement je m'en suis tiré et n'en ai soufflé mot à personne. Voici ce que c'était :

Je t'ai dit que, arrivé à Chessel, le samedi après-midi, après avoir reçu les ordres du major Borel, je me suis mis à l'ouvrage et que j'ai travaillé dimanche toute la journée. Je n'avais pas fait la moitié de ce que je devais faire et je voulais recommencer le lendemain avant le

Alors il vit un tableau unique et invraisemblable, tellement invraisemblable qu'il se pinça pour se bien convaincre qu'il ne rêvait pas.

Le savant professeur Clasius, qui avait pendant trente ans occupé une chaire de droit à l'université, le membre d'on ne sait combien de sociétés savantes, l'homme le plus correct, le plus gourmé, le plus académique de la ville, tenait un violon sous son bras, et donnait une leçon de danse à Mlle Nini !

Il avait songé soudain à ce violon, compagnon de sa jeunesse, caché comme elle sous une épaisse poussière ; il l'avait retrouvé au grenier et il en jouait vraiment le mieux du monde. Et c'était merveille d'entendre les vieux airs de menuet, merveille de voir ces pointes, ces saluts, ces pirouettes et ces pas de zéphyr, et ces jetés et ces battus...

L'élève fut digne du maître et Mlle de Berghes dansa à son premier bal avec une grâce et une gentillesse, une perfection et une distinction qu'on ne connaît plus maintenant.

Telle fut la dernière leçon du professeur Clasius. S'il fût resté juriste tout simplement, peut-être que son nom ne nous serait jamais parvenu.

FIN

jour, à la faveur du clair de lune ; mais voilà que dans la nuit m'arrive un exprès du quartier général, qui m'ordonne, après avoir fait manger ma troupe, de me rendre au pont de Collombey. Je me lève à 4 1/2 heures pour contremander mon ordre de la veille et pour faire préparer cette soupe, ce qui n'était pas facile, parce que c'était trop matin ; mais bref, à 8 heures la soupe était mangée et la troupe prête à partir.

Tant de tracas, d'ordres et de contr'ordres m'avaient un peu troublé ; j'oublie que c'est le pont de Collombey qu'on m'avait désigné, je reste à celui de Chessel. Je fus le témoin du passage de deux bataillons, d'une demi-batterie d'artillerie, etc. A cela, ne revenant pas de ma surprise, je croyais qu'on se battrait chaudement ; mes travaux me le faisaient penser. Pas du tout. La troupe entre tranquillement, tambour battant, l'arme au bras, sans coup férir.

Bientôt le colonel me fait demander avec ma troupe pour aller exécuter des travaux de l'autre côté du pont. Cela fait, je repasse le pont pour mener la troupe prendre son ordinaire ; je dine moi-même, puis il me prend fantaisie de relire mon ordre. Peux-tu te figurer ma stupefaction lorsque je m'aperçois que c'était au pont de Collombey que je devais me rendre ! Je devais partir à 8 heures, et c'était 3 heures moins un quart ! Je ne perds pas courage, je cours chez le syndic, commande un char de réquisition, laisse le sergent avec un homme, lui donne mes instructions pour payer ma dépense à l'auberge, et sans ran, tan, plan, me voilà parti pour le pont de Collombey.

J'étais horriblement blessé au pied, échiné. Trois lieues de route pour aller se reposer dans un bivouac, et la nuit était là tout à l'heure ! Figure-toi ma position ! Nous faisons marche forcée. Arrivés à Aigle, c'était tout nuit, la troupe harassée et moi à demi-mort. Je donne demi-heure de repos. Quand je veux repartir, plus de soldats, plus un ! Que faire ? Je cours chez le colonel Rilliet : personne, chez le colonel Veillard : personne, à l'état-major : personne ! Enfin, en repassant dans une rue, je trouve la troupe rassemblée et prête à partir. En route, donc ! Mais voilà bien une autre chanson : la plupart ne pouvaient presque plus marcher. Quels moyens ai-je dû employer ? je ne puis te le dire, mais tout ce que je me rappelle c'est que, plusieurs fois, on a crié : « Vive notre lieutenant ! »

Nous arrivons au bivouac. C'était le spectacle le plus beau que l'on pût voir, je t'en dirai deux mots une autre fois. Mais là, personne pour nous dire où est le feu des sapeurs. Force fut de chercher partout pendant environ une demi-heure, pendant laquelle je semai environ la moitié de ma troupe. Enfin, je parvins à détacher le détachement de M. Rochat dans une ferme voisine. Tu aurais ri en voyant les sapeurs me reconnaître !

Nous partions le lendemain à 5 heures. A l'appel de Bex, il manquait 12 hommes de mon détachement ; aux bains de Lavey, il n'en manquait plus que deux, ensuite que le capitaine n'a rien su.

Dans ma campagne du Valais, je ne deviendrais pas riche, car il faut tout payer et très cher. Il est probable que je dépenserai toute ma solde et peut-être au-delà. Le vin est cher, aussi à l'auberge où nous sommes, mais il est parfait ; c'est un vin muscat délicieux qui vaut tous les vins de Bourgogne, et le Malvoisie des environs de Sion vaut tous les vins d'Espagne, mais il coûte trois francs la bouteille.

A l'heure qu'il est, il y a une assemblée populaire pour nommer un gouvernement provisoire. Nous avons vu beaucoup de joyeuses physionomies, mais laides au possible. Tout le peuple nous a parfaitement bien reçus. On voit au moins du monde, ici ; ce n'est pas comme à Fribourg.

J'aurais encore beaucoup de choses à te dire, mais je n'ai pas de place, et puis je ne me rappelle pas de tout.

Adieu.

Ton fils,
G. WILLER.

TOUT DOUX

La ligne de la Broie a, si l'on peut s'exprimer ainsi, « joui » longtemps d'une triste réputation. Les trains y étaient rares, comme l'est cet hiver la neige, et leur lenteur était proverbiale ; de véritables escargots. A force de plaintes et de réclamations, on a obtenu quelques améliorations, mais ce n'est point encore l'idéal.

Cependant, il y a progrès réel. Voici, en effet, ce qu'on lisait dans un journal de 1876 :

Chemin de fer de la Broie.

Deux voyageurs ont fait dernièrement le pari suivant à la gare de Morges :

Pendant que l'un d'eux montait dans le train de 7 heures 26 minutes du matin pour se rendre à Moudon, l'autre partait à pied pour se rendre à la même destination par la route du Chalet-à-Gobet. Le premier arrivé devait faire préparer le dîner que l'autre devait payer.

A deux heures après-midi, le piéton buvait son absinthe et commandait le dîner à l'Hôtel de la gare de Moudon. Une heure après, le train déposait sur le quai de la même gare notre premier voyageur, qui avait ainsi perdu son pari.

LOU MANCHOT ET LOU

GRAND NAPOLEON

Mon père-grand que l'avai été à la Bernina, ne veyà rein de bi qué Napoléon. No racontavè adì la mîma histoire, quand nos ira bouébous et qu'on était bin sadzou.

On dzo, Napoléon reincontravè chu son tsemin on vétéran manchot dau bré dra, que s'est arreta tot dé suite. Saluvè militairement dé la mau gautze. L'empereu s'arrîté tât parà ; s'aprouzté dau vilho sordat et lei deimandé :

- Io as-tou perdu ton bré dra, me n'ami ?
- A Austerlitz, sire.
- Et te n'as mein zu de décoration ?
- Na, sire, ye parai qu'on m'a aöblia.
- Lei bon.

Et Napléon reinmué la crâ dé la légion d'honneur que portavè chu son estomma et la remet au vétéran, conteint coumeint on bossu et dit deïnse à l'empereu :

— Voutra majesté mè décoré parceque yé perdu on bré por li, que mé farai te se y'avé zu lei dou brés via ?

— Cé que té farai, dit l'empereu, ye té nommé deïn lou bataillon dé la garda.

Assetou, lou villhou bravou tiré son copatchou et se coppé lou bré que l'ai restavé !

On trovavè que l'étaï onna balla histoire : on allavè se cutzi et on rêvavè apri tota la né, mà ein venieint pllie gros et ein mîmou teimps bin prau incréduulous, yé vollhiu on dzo démanda à mon père-grand coumeint çì bravou sordat qui étaï dza manchot l'avai fé por sé rougni son second bré.

— Baugrou de malhounnîtou, que mè répond, ein mé fotteint on coup dé pî aô tiu, iallavou justameint té lou deré, ma puique t'a volliu me copâ lou subliet, te ne lou sari pas, ne vu pas té lou deré ; ma te tzanteri la tzanson de la campagne de Russie que coumeinsé deïnche :

Il y a cent ans que la France et son trône
Faisaient trembler tout l'univers,
Depuis Paris jusqu'à Lisbonne
C'étaient tous, pavillons français, etc.

MÉRINE.

*

Et puisqu'il est ici question de Napoléon, rapelons cette amusante supplique adressée à

Napoléon I^{er} par un vieux soldat, et retrouvée dans les archives de la famille impériale.

La voici, avec son orthographe de fantaisie, dans son charme ingénu :

« Sire,

» J'ai conteraqué sous votre chère oncle deux blaisures mortelles, qui font l'orneman de ma vie, l'une à la jambe gauche, l'autre à Wagram.

» Si ces deux anequesdotes paraissent susceptibles d'un bureau de tabac, je vous en aurais une reconnaissance éternel.

» J'ai bien celui de vous remercier d'avance.

« JEAN PACOT, *ex-caporal*. »

» P. S. — Madame Pacot sera très sensible à votre amabilité et vous prit de dire bien des chausas à vot dame.

» Affranchir la réponse, s'il vous plaît.

» Ci-join les pièces amplicatives. »

L'empereur fut sensible à la pétition. Et Pacot obtint son bureau de tabac.

Cœur d'épouse. — M. X. est très souffrant. Sa femme, veuve d'un premier mari, l'emmène aux eaux de ...

— Le médecin les lui a conseillées ? demande quelqu'un.

— Non, mais c'est là que j'ai perdu mon premier mari ; ces eaux lui avaient fait beaucoup de bien.

Trop de science. — Je vais vous hypnotiser. Dormez !

Le sujet s'endort profondément.

— Maintenant, retenez bien ce que je vais vous ordonner. Demain, vous viendrez me rendre les vingt-cinq francs que je vous ai prêtés.

Le sujet, se réveillant brusquement :

— Ah ! non. C'est vraiment pousser la science un peu trop loin.

On encaisse toujours. — Au guichet d'une banque douteuse :

— Je désirerais parler à M. le directeur.

Un employé avec amabilité :

— M. le directeur vient d'être arrêté. Mais si monsieur désire verser tout de même ?...

Triste perspective. — M. X^{xxx}, avec épouvante, en constatant que son thermomètre a encore baissé :

— Mais si cela continue ainsi, quel froid fera-t-il au mois de juillet ?

Le Théâtre a donné jeudi, devant une salle comble, *Le monde où l'on s'ennuie*, la spirituelle comédie de Pailleron. Cette pièce sera rejouée mardi.

Demain, dimanche, en matinée, *Lucrèce Borgia*, le beau drame de Victor Hugo, et *Gonzague*, un très joyeux vaudeville. Le soir, *L'Amour veille*, exquise comédie, et *Gonzague*.

*

Au Kursaal, c'est toujours la revue *Faut pas s'y fier* ! Un succès sans précédent. Il y a foule à chaque représentation. Cette revue, nous l'avons dit, est admirablement montée. Tout y charme l'œil et l'oreille. Elle est maintenant tout à fait au point. C'est le vrai moment, c'est l'instant. Les représentations, en matinée et soirée, commencent plus tôt : à 8 1/4 h. et à 2 1/4 h., afin de permettre aux personnes qui n'habitent pas Lausanne de rentrer chez elles sans être obligées à une course folle pour gagner le train.

*

Le grand succès actuel du Théâtre du Peuple, c'est *Les Ames ennemies*, de Paul Loyson, donné hier soir, déjà, devant une salle bien garnie. Interprétation excellente. Mise en scène très soignée. La seconde de cette pièce est fixée à mardi prochain, 41 courant, à 8 1/4 heures.

Redaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.